

# Un moment tragique

Par P. VINOGRADSKAIA

...La guerre avec les junkers durait depuis plusieurs jours... Nuits de veille... Lutte incessante, acharnée... Nous étions accablés de travail, d'un travail qui excédait les nerfs et qui souvent demandait le plus grand soin... Nous étions épuisés de fatigue. Et cependant tous nos camarades, sans exception, restaient à leurs postes, veillaient, accomplissaient le maximum d'efforts, montraient toutes leurs qualités de travailleurs.

Le Soviet de Moscou s'est transformé en un véritable camp. On apporte et on distribue sur place des munitions; les troupes qui vont à la bataille reçoivent des vivres; des gens nous arrivent de tous les rayons, en foule; le Comité de Guerre Révolutionnaire siège en permanence. Tout autour de nous fourmille de vie, tout bourdonne comme dans une ruche.

La lutte se poursuit d'un jour à l'autre avec ses vicissitudes. La situation générale reste incertaine.

Instinctivement on sent que cela ne peut durer, que la crise doit venir sinon aujourd'hui, du moins demain, qu'un changement est proche. Il devient clair que le moment le plus terrible, le plus critique doit survenir bientôt.

En effet, ce moment arriva.

La maussade journée d'octobre touchait à son déclin. Un épais crépuscule tombait. De lourdes et menaçantes nuées enveloppaient de toutes parts le ciel déjà assez triste. Il faisait humide et froid.

Les nouvelles alarmantes se multipliaient. On nous rapporta que nos soldats étaient repoussés, que les junkers cernaient le Soviet. La liaison avec les divers quartiers de la ville était rompue.

Comme pour confirmer ces nouvelles accablantes, dans toutes les ruelles qui menaient au Soviet du côté de la Grande Nikitskaïa, on aperçut pour la première fois des junkers. Les projectiles de l'artillerie ennemie commencent à tomber sur le bâtiment du Soviet. Nous étions dans l'impossibilité de riposter: nos canons n'étaient pas encore arrivés.

Les rapports des quartiers ne nous arrivaient plus et, d'un moment à l'autre, nous pouvions être enfermés comme dans un sac, complètement isolés du monde extérieur.

Le Comité de Guerre Révolutionnaire tient séance. Les plans et les propositions se suivent... On a pesé toutes les raisons, tous les motifs, tous les avis; la situation a été appréciée dans tous ses détails. On décide alors de transporter le centre de la lutte dans les quartiers de la périphérie; de ne pas se rendre aux junkers. Une partie des membres du Comité s'en ira par petits groupes, gagnant les quartiers lointains; les autres garderont le Soviet jusqu'au bout. On emportera, on sauvera ce que l'on pourra, on brûlera le reste.

Quelques camarades s'éloignèrent donc. Je me rappelle la sortie du camarade Noguine qui recevait une mission dans un quartier; il était pâle, il me serra la main, me dit « adieu » et gagna la porte.

Jamais je n'oublierai cet instant-là, plein de tragique et d'émotions complexes. Instant de profonde angoisse.

Tous ces camarades avec lesquels nous étions liés par les meilleurs souvenirs de travail commun pendant une année très dure, auxquels nous nous étions encore plus attachés en ces jours de bataille, l'un après l'autre sortaient, allaient peut-être chercher la mort dans un coin de la grande ville qui, de toutes ses forces, repoussait la contre-révolution. Et surtout il me semblait affreux, abominable, d'abandonner le Soviet aux junkers.

Le Soviet... ce sanctuaire vers lequel tant de cœurs étaient portés, foyer magique dans lequel se concentraient et s'unissaient les meilleures conceptions, les plus belles espérances du prolétariat moscovite; le Soviet où, comme dans un miroir, se réfléchissaient les émotions et les tribulations de Moscou révolutionnaire. Le Soviet, vivant témoin de tous les événements, de tous les états d'âme de cette tumultueuse année! Après la domination des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires, il avait enfin vécu de la nerveuse vie de notre révolution.

Nous nous rappelâmes les journées de juillet: « Tout le pouvoir aux Soviets!... » Nous nous rappelâmes janvier... Nous nous rappelâmes hier et avant-hier, lorsque les ouvriers et les soldats venaient au Soviet pour donner leur vie, pour signer de leur sang leur dévouement et leur fidélité à l'œuvre qu'il réalisait.

Se pouvait-il que ce Soviet fût livré à l'ennemi, qu'il fût profané par la botte du garde-blanc?

La douleur que nous éprouvions était presque physique.

Je ne croyais pas qu'il me fût possible de vivre encore lorsque le Soviet aurait été détruit par les junkers, et je décidai d'y rester en cachette.

Mais le camarade Rosenholz vint à moi et m'indiquant deux camarades qui se trouvaient là, me dit: « Avec eux, vous vous rendez dans le rayon du Soviet municipal, vous y cherchez un local où l'on puisse établir une ambulance, des bureaux, etc. »

Pour accomplir la mission du Comité de Guerre Révolutionnaire, je fus donc obligé de quitter le Soviet et de me rendre dans le quartier désigné.

On ne pouvait sortir du Soviet que par une issue: sur la place qu'on appelle aujourd'hui Soviétiste et qui était alors la place Skobélev. D'ailleurs, cette unique sortie ne présentait-elle pas certains dangers?

Néanmoins, il fallait s'y risquer... Il était deux heures du matin. Ténèbres impénétrables. On ne voyait rien à deux pas devant soi. La pluie tombait à flots.

Nous marchions, mes camarades et moi, rapidement, sautant d'une flaque dans une autre et nous éclaboussant mutuellement. Nous marchions sans dire un mot pour ne pas trahir l'angoisse qui nous pesait au cœur. D'ailleurs les paroles auraient été inutiles: nous lisions dans nos âmes.

La route fut longue. Le Soviet Municipal se trouvait alors à la Soukharevka, dans un restaurant populaire, chez le traiteur Romanov si je ne me trompe. Nous ne connaissions pas les positions de nos troupes, ni celles de l'ennemi. Nous marchions à l'aveuglette. Nous rencontrâmes une compagnie de soldats que nous prîmes pour des junkers.

Je me dissimulai derrière un bec de gaz. Je redoutais la mort. Je murmurais secrètement mes adieux à la vie, je bénissais Moscou révolutionnaire en cette « lutte finale » et j'attendais, le cœur serré, l'oreille tendue. Ils approchaient... Ils passèrent devant moi... C'étaient des nôtres.

Je respirai; mes camarades et moi, nous nous complimentâmes du mot de « poltrons » et nous poursuivîmes notre chemin.

En approchant de la Soukharevka, à deux pas du but, nous essayâmes la fusillade d'une de nos patrouilles qui tira à tout hasard sur des automobiles lancées à fond de train, toutes lanternes éteintes. Des balles sifflèrent; en louvoyant de toutes manières, nous arrivâmes enfin à l'estaminet Romanov qui, comme tous les centres de combat, avait l'air d'un véritable camp.

Il n'était pas du tout facile de parvenir à la chambre